Revue de Traduction et Langues Volume 23 Numéro 01/2024
Journal of Translation Languages مجلة الترجمة واللغات
ISSN (Print): 1112-3974 EISSN (Online): 2600-6235
DOI: https://doi.org/10.52919/translang.v23i1.990

Roman épistolaire et ethos discursif : interprétation stylistique de *"La voie de ma rue"* de Sylvain Kean Zoh

Epistolary "Novel and Discursive Ethos": Stylistic interpretation of La voie de ma rue by Sylvain Kean Zoh

Ettien Kangah Emmanuel
Université Peleforo Gon Coulibaly Korhogo- Côte d'Ivoire
ettienkangah@upgc.edu.ci
Laboratoire des Sciences du Langage Appliquées aux Discours d'Invention

Comment citer cet article :
Ettien, K.E. (2024). Roman épistolaire et ethos discursif : interprétation stylistique de "La voie de ma rue" de Sylvain Kean Zoh**.** *Traduction Et Langues, 23(1),* 403-420.

Reçu : 13/03/2024 **; Accepté :** 20/06/2024**, Publié :** 30/07/2024

Auteur correspondant: Ettien Kangah Emmanuel

Keywords

Epistolary genre; Self-image; Street children; Stylistic analysis ; Resilience

Abstract

This article aims to undertake a stylistic analysis of the discursive ethos as presented in the epistolary novel "La voie de ma rue" by Ivorian writer Sylvain Kean Zoh. It examines the ways the main character constructs a nuanced ethos through a letter that raises awareness about street children. This analysis exhibits the interplay between fragility and resilience within the character's discourse. Ethos refers there to the image constructed by a speaker to be perceived through speech. This study adopts stylistics as a literary approach to understand and interpret the linguistic resources employed by the writer. It is centered around the question of how linguistic and enunciative-discursive elements can be used to shape ethos, based on stylistic interpretation within the framework of the epistolary novel. The article argues that discursive ethos as a concept rooted in ancient rhetoric, is abundantly exploited in La voie de ma rue. The ethos as portrayed in this novel is unique, rooted in the protagonist as a self-described wanderer. The construction of ethos is markedly affected by the specific spatio-temporal contexts in which the subject evolves. The stylistic analysis of ethos in the epistolary novel is depicted through various literary devices. Among these, deixis, rhetorical questions, axiological lexis, and affective modalisation are identified as predominantly significant in conveying the ethos of the protagonist's narrative. The findings revealed that the stylistic analysis of discursive ethos in Sylvain Kean Zoh's "La voie de ma rue" highlighted the ways the protagonist, through his wandering journey, constructs the ethos as regards fragility and resilience. Various linguistic and enunciative techniques such as personal deixis, rhetorical questions, negations, and evaluative terms have been exploited as textual dominants. Also, the impact of the spatio-temporal context on ethos construction is significant. The childhood places have been transformed into premises of fragility ethos, and the capital city has become a catalyst for resilience ethos. The narrator-character, an early orphan, develops from initial fragility to affirmed resilience within an urban environment. "La voie de ma rue" thus reveals how the epistolary novel can be effectively studied through a stylistic analysis focusing mainly on discursive ethos.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

Mots clés

Analyse stylistique ; Enfants de la rue ; Genre épistolaire ; Image de soi, Résilience

Résumé

Cet article se concentre sur une analyse stylistique de l'ethos discursif présent dans le roman épistolaire "La voie de ma rue" de l'écrivain ivoirien Sylvain Kean Zoh. L'objectif est d'étudier comment le personnage principal, à travers une lettre visant à sensibiliser au problème des enfants de la rue, développe un ethos particulier, mettant en lumière les éthos de fragilité et de résilience. Dans ce contexte, l'ethos se comprend comme l'image qu'un locuteur ou un orateur donne à entendre et à voir à travers l'exercice de la parole.

Cette réflexion adopte une approche stylistique pour examiner et interpréter les choix linguistiques mobilisés par l'écrivain. Elle se concentre spécifiquement sur la façon dont les faits linguistiques et discursifs contribuent à façonner l'ethos, un concept emprunté à la rhétorique antique, dans le cadre du roman épistolaire. Elle explore notamment la deixis personnelle, les questions rhétoriques et la modalisation affective comme principales dominantes textuelles.

L'hypothèse sous-jacente est que l'analyse stylistique de l'ethos dans l'œuvre de Sylvain Kean Zoh révèle comment ces stratégies linguistiques enrichissent la représentation du personnage principal, marqué par des expériences d'errance douloureuses. En résumé, cet article vise à démontrer comment l'ethos discursif, grâce à une construction stylistique soignée, joue un rôle crucial dans "La voie de ma rue", offrant ainsi une perspective innovante sur la représentation littéraire des réalités sociales.

1. Introduction

Le roman épistolaire, encore appelé roman par lettres, s'appréhende comme « une forme conditionnée historiquement qui doit son existence à la conjonction d'une forme d'expression, la lettre, et d'un genre littéraire en mutation permanente à la fin du XVII^e^ siècle, le roman » (Frédéric Calas, 2007, p.13)[1]. De son point de vue, Anna Joubert (2023, pp.4-5) asserte que le discours épistolaire mis en œuvre dans le genre narratif fictionnel se définit comme une « interaction verbale qui inscrit les traits d'un dialogue certes, mais qui est également prédisposée à une certaine dérive. [Un tel] discours est au moins implicitement dialogique sinon explicitement dialogal ».

C'est ainsi que dans son œuvre romanesque, intitulée *La voie de ma rue*, Sylvain Kean Zoh a recours au genre épistolaire, en vue de sensibiliser le lecteur sur la condition marginale des enfants de la rue, un phénomène devenu, aujourd'hui, universel. Le romancier met en scène deux personnages principaux, à savoir Wokanto Éric et son ami d'enfance Touo. Le narrateur principal Wokanto Eric, dans une correspondance intimiste,

[1] Fréderic Calas (2023, p. 2) parle également de « genre à l'énonciation embrayée » pour qualifier le roman épistolaire ou le roman par lettres. S'appuyant sur les productions des écrivains des Lumières, il affirme que la spécificité du roman épistolaire au XVIII^e^ siècle porte sur la tension entre énonciation et narration. Selon lui, l'entrée par l'énonciation, telle que définie par Emile Benveniste, est particulièrement « féconde pour interroger les choix discursifs, génériques tout autant stylistiques, opérés par les écrivains pour raconter une histoire par lettres » (*Ibid*, p.2).

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

relate à Touo, journaliste et propriétaire d'un hebdomadaire, les circonstances qui justifient sa condition d'enfant de la rue.

Dans sa quête permanente d'un rééquilibre, le sujet errant a été amené à fréquenter des villes qui lui ont forgé, à chaque fois, une personnalité. Dans ce contexte, la ville s'entend au sens d'« espace d'interactions, d'échanges, de confrontations, de rencontres collectives. Même si elle a été pensée comme un espace de vie harmonieux, il n'en reste pas moins que la ville est aussi vécue comme un lieu où s'exprime la part sombre de l'homme ». (Jean-Marc Stébé, 2022, pp.13-14)

Sur cette base, l'objectif visé par la présente contribution est de montrer comment les expériences personnelles du sujet errant, dans les villes visitées, l'amène à produire un discours qui donne à observer, à chaque fois, un ethos particulier, notamment les éthè de fragilité et de résilience.

Ce concept se comprend au sens d'image que le locuteur ou encore l'orateur donne à entendre et à voir à travers l'exercice de la parole. Dans un tel contexte d'énonciation romanesque, la ville s'appréhende comme un élément fondamental sur lequel repose le drame, c'est-à-dire « la mise en intrigue qui organise la succession des évènements ». (Catherine Fromilhague & Anne Sancier-Chateau, 2005, p.86)

Au regard de ce qui précède, la présente réflexion pose le problème de comprendre comment les faits linguistiques et énonciativo-discursifs au service de l'ethos se prêtent à un investissement stylistique efficient dans l'œuvre romanesque de Sylvain Kean Zoh.

La contribution a pour cadre théorique et méthodologique la stylistique structurale. Cette dernière se définit comme une approche littéraire qui vise à décrire et à interpréter les faits de langue saillants, mis en œuvre par un auteur dans son texte (Georges Molinié, 1986, pp. 155-156). Le postulat de base de cette réflexion est que l'analyse stylistique de l'ethos dans le roman épistolaire de cet auteur se réalise à partir de divers procédés dont les significatifs sont la deixis personnelle, les questions oratoires, le lexique axiologique et la modalisation affective.

Le travail repose sur trois grandes parties. La première partie situe le cadre théorique et méthodologique. Les deuxième et troisième parties portent, quant à elles, sur l'analyse stylistique proprement dite. Il s'agit notamment de voir comment à partir d'une approche stylistique, l'ethos de fragilité se manifeste dans le discours à travers l'évocation de la ville de l'enfance d'une part et de comprendre comment le discours émis à partir de la capitale laisse entrevoir un ethos de résilience d'autre part.

2. Cadre théorique : de l'intérêt stylistique de l'ethos discursif

À l'origine, l'ethos est un concept qui relève de la rhétorique antique, notamment celle qui traite des techniques de l'invention découvertes par Aristote. C'est à juste titre que Jean-Jacques Robrieux (2000, p.17) affirme :

> Aristote distingue trois voies argumentatives : l'ethos, le pathos et ce qu'il nomme logos (le discours), sans employer de terme plus technique. Les

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

> deux premiers sont affectifs, le troisième est rationnel. L'ethos représente les qualités liées à la personne même de l'orateur, c'est l'image qu'il donne de lui auprès du public. Il doit dans tous les cas se montrer honnête, bien disposé, compétent et selon le cas, sévère ou bienveillant, agressif ou conciliant, austère ou amusant. Bref, c'est une question de paraître, de posture.

L'ethos rhétorique encore appelé ethos aristotélicien se comprend alors comme l'image de soi que l'orateur ou le locuteur donne à voir à travers son propre discours. Cette image de soi est élaborée selon le public et les visées que cherche à atteindre l'orateur. En somme l'ethos n'est pas l'image réelle de l'orateur, mais bien une image consciemment orchestrée, pour servir une cause quelconque. Dominique Maingueneau est celui-là même qui remet au goût du jour le concept d'ethos, dans ses nombreux travaux en analyse du discours. Patrick Charaudeau & Dominique Maingueneau (2002, p.239) l'attestent en ces termes:

> L'ethos rhétorique a été principalement repris et élaboré dans les travaux de D. Maingueneau. L'énonciateur doit légitimer son dire : dans son discours, il s'octroie une position institutionnelle et marque son rapport à un savoir […] l'ethos ainsi défini se développe chez Maingueneau en relation avec la notion de scène d'énonciation. Chaque genre de discours comporte une distribution préétablie des rôles qui détermine en partie l'image de soi du locuteur.

L'ethos discursif s'appréhende, dans la terminologie de Maingueneau, comme une image de soi du locuteur[2]. Cependant, cette image que le locuteur cherche à transmettre à son public est conditionnée par la scénographie. En clair, la scénographie du discours politique impose à l'orateur une posture énonciative qui est différente de la posture énonciative émanant de la scénographie religieuse ou littéraire. Ces thèses se situent dans le prolongement des travaux, en linguistique de l'énonciation d'Émile Benveniste (1970) et plus tard de ceux de Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980), sur la subjectivité dans le langage.

L'étude de l'ethos discursif revient à examiner les faits linguistiques qui rendent compte de la posture du locuteur ou de la subjectivité langagière lors de l'énonciation. L'énonciation est définie comme la « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (Émile Benveniste, 1970, p. 12).

[2] Ruth Amossy, commentant les réflexions de Dominique Maingueneau sur l'ethos discursif, définit ce concept comme une sorte de co-conctruction d'une image. Elle l'affirme en ces termes : « Il apparaît clairement que l'ethos est ici défini dès le départ, moins en termes d'image de soi que le locuteur construit dans son discours, que comme le résultat d'une interaction entre le locuteur et l'allocutaire » (Ruth Amossy, 2022, p. 11). En d'autres termes, la construction de l'ethos resulte d'une « tension permannente » entre ce que projette le locuteur et ce que perçoit l'allocutaire.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

Le postulat de base de cette étude est que les faits linguistiques et énonciativo-discursifs au service de l'ethos dans le roman épistolaire donnent prise à l'analyse stylistique. C'est surtout à Christian Plantin que revient le mérite d'avoir perçu la nécessité d'un investissement stylistique de l'ethos discursif. Christian Plantin (2021, p.1-2), débutant son propos, en paraphrasant la fameuse formule de Buffon, asserte que :

> L'ethos, c'est l'homme, − et l'homme, c'est le style. Si l'on cherche une méthode systématique pour étudier l'ethos, on rencontre la tradition stylistique […] L'autorité du mot énoncé est constitutive de l'ethos de l'énonciateur. L'être de langage, « effet du discours lui-même », est construit à partir de traits de tous niveaux linguistiques: la voix, puissant vecteur d'attraction/répulsion, les usages lexicaux, la syntaxe, la manière de bafouiller, le type de plaisanterie, etc.

En résumé, l'interprétation stylistique de l'ethos dans *La voie de ma rue* de Sylvain Kean Zoh, vise à montrer comment le sujet de l'errance construit, en arrière-plan d'un discours de sensibilisation sur le phénomène des enfants de la rue, les éthè de fragilité et de résilience, en fonction des différentes villes habitées. Autrement dit, celui-ci évolue dans un environnement qui conditionne tant son attitude que ses traits de caractère (Ruth Amossy, 2000, pp. 60-61). Pour y arriver, celui-ci s'appuie sur des faits énonciatifs et discursifs qui viennent témoigner de sa subjectivité (Catherine Kerbrat-Orecchioni, 1980).

L'histoire se déroule dans deux principaux espaces identifiables : d'une part, les lieux de l'enfance qui regroupent les villes de Man et Danané et d'autre part la capitale économique Abidjan.

3. Les lieux de l'enfance, les faits énonciativo-discursifs et l'ethos de fragilité

La fragilité peut se définir comme le trait de caractère d'un individu faible et vulnérable. Dans ce contexte, la fragilité aura pour synonymes, des notions comme « crédulité, innocence, ignorance, vulnérabilité, etc. » (*Le Grand Robert de la langue française*, 2005, électronique).

Dans l'œuvre romanesque *La voie de ma rue*, l'ethos de fragilité se construit à partir de l'expérience humaine et de l'environnement social des villes de Man et de Danané, deux lieux qui ont vu grandir le héros romanesque, Wokanto Éric. La correspondance qu'il adresse à son ami Touo rappelle les souvenirs d'une enfance à Man, auprès de leurs parents. Celui-ci débute sa lettre, en prenant le soin de remercier Touo, pour son combat au service de la restauration de la dignité des enfants de la rue :

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

> Mon cher Touo,
> Je voudrais, avant toute chose, te remercier pour la solidarité et la compassion dont tu fais preuve à l'endroit de ceux qu'il convient d'appeler *les enfants de la rue*. Ton attitude est d'autant plus louable que, contrairement à l'opinion publique qui les condamne et réclame même leur éradication pure et simple de la société, tu exposes, chaque jour, dans les colonnes de ton journal, la vie quotidienne de ces malheureux enfants.
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 11)

Ce passage est un dialogue qui met en présence deux acteurs, à savoir Éric, le destinateur de la lettre, et Touo qui en est le destinataire, comme en témoigne la formule d'appel : « Mon cher Touo » (L1). L'émetteur se reconnaît à travers la marque de la première personne du singulier, le déictique personnel « je » et sa variante, notamment l'adjectif possessif « Mon ». Le récepteur quant à lui est désigné à partir du déictique de la deuxième personne « tu » et ses dérivés : « te » et « ton ».

Dans cet extrait, Wokanto Éric, déjà homme adulte lorsqu'il produit sa lettre, se souvient de sa condition d'enfant de la rue. Celui-ci appelle ainsi la population à plus de « solidarité » (L2) et de « compassion » (L2), à l'endroit de ces êtres fragiles, les marginaux des villes. En somme, la correspondance doit se comprendre comme le récit d'une enfance tumultueuse qui amène le héros à quitter le cocon familial pour la rue, avec les risques que cela engendre. La ville natale de Man évoque de ce fait des souvenirs tristes, en ce sens qu'elle est la ville qui va déclencher une avalanche de malheurs, au sein de la famille du sujet de la fragilité, comme l'attestent ces extraits :

> Comme tu le sais, mon père était inspecteur de l'Education nationale et ma mère institutrice. Tous deux étaient en poste à Man, capitale de l'Ouest de la Côte d'Ivoire. Ils avaient trois enfants dont j'étais l'aîné. A l'époque, j'avais dix ans, Emmanuel et Marie, en avaient respectivement sept et quatre.
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 14)

C'est cette enfance équilibrée dans la ville de Man qui sera perturbée avec la survenue du premier malheur, notamment la perte tragique de la mère d'Éric, lors d'un accident :

> Ah ! L'enfance ! Innocence ! Je me souviens de tout comme si c'était hier.
> Marie a demandé à papa s'il pleurait parce que maman avait eu un accident.
> Il l'a attirée vers lui et lui a dit :
> Ma chérie, maman est morte. Elle ne reviendra plus jamais
> Mais pourquoi ? Elle est fâchée parce qu'elle a eu un accident ?
> La pauvre. Elle ne comprenait rien à ce qu'il se passait. La mort ne signifiait rien pour elle […]

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

> Tout était flou dans ma tête, tout sonnait faux, même les visages qui m'entouraient me paraissaient irréels […]
> Écoute Touo, cette étape de ma vie m'a tellement marqué que je ne finirai jamais de la raconter. J'ai souvent essayé de lui donner un nom. Quelques fois je l'ai appelée ''le sort de la vie'', souvent ''l'inacceptable réalité '' et maintenant la ''voie''. Je ne sais vraiment pas quel nom lui donner. Ce qui importe c'est de savoir qu'elle a grandement marqué et conditionné le reste de mon existence. Il suffit seulement de se mettre à ma place pour comprendre ma douleur, celle de mes frères, de mon père et de tout le quartier. Cette douleur que nous avons ressentie en voyant maman couchée dans un cercueil comme si elle dormait. C'est effroyable, mon ami, de voir sa mère et de ne plus pouvoir la toucher. »
>
> (*La voie de ma rue*,, 2002, pp. 41-42)

Le personnage d'Éric, plusieurs années après la survenue des évènements qui ont emporté sa mère, est encore sous l'effet de l'émotion. Cette forte émotion est soulignée par les marques suprasegmentales, dont la ponctuation expressive « Ah ! », « l'enfance ! », « Innocence ! » (L1°), « Mais pourquoi ? », « Elle est fâchée parce qu'elle a eu un accident ? » (L4). Ces procédés linguistiques, points d'exclamation et d'interrogation, témoignent de la faiblesse et de la naïveté du narrateur qui ne réalise pas comme sa sœur Marie, la gravité de la situation. Le lexique dépréciatif l'atteste : « morte » (L3), « accident » (L4), « pauvre » (L5), « La mort » (L5), « flou » (L6), « faux » (L6), « irréels» (L7), « marqué » (L8), « douleur » (L12-13), « cercueil » (L14), « effroyable » (L14). Soit 12 occurrences de termes subjectifs à connotation dépréciative sur 15 lignes que compte cet extrait. Ce qui revient à un emploi en moyenne par ligne. Cette massivité traduit l'atmosphère délétère qui règne à la disparition de la mère. Cette situation va fragiliser fortement le locuteur. A cet âge, celui-ci ne se sent pas suffisamment fort pour supporter une telle épreuve. La double occurrence du mot « douleur » (L12 et L13) vient en appui à une telle thèse.

La négation est, aussi, au service de l'expression de la fragilité : « je ne finirai jamais de la raconter » (L8), « Je ne sais vraiment pas quel nom lui donner » (L10°). En somme, la ville de Man est un lieu qui a marqué négativement le narrateur, dans la mesure où celui-ci la rattache encore à la disparition d'un être cher, « sa mère » (L14). Man se comprend dès lors comme un lieu dysphorique.

C'est dans ce contexte de deuil que le père du narrateur prendra en secondes noces, une jeune fille de petite vertu du nom de Dahou, un personnage rencontré à Man :

> Touo, Dahou n'était pas une femme. Elle n'avait aucune volonté de fonder un foyer et son mariage avec papa n'avait pour objectif que de nous rendre malheureux. Ce qu'elle venait de réussir de fort belle manière même si cela lui avait couté la vie. »

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

(*La voie de ma rue*,, 2002, p. 94)

L'arrivée de Dahou au sein de la famille a donc été en deçà des attentes du narrateur et de ses frères. Celle-ci était habitée de mauvaises intentions et guidée par la cupidité, allant à simuler une fausse grossesse. L'emploi de l'adjectif subjectif « malheureux » (L3) condense à lui seul cette idée de misère vécue par les enfants. Cet acte a eu pour conséquences la mort de Dahou et l'emprisonnement du père d'Éric. L'extrait ci-après est un aveu du père :

> - J'ai tué Dah. Je l'ai étranglée de mes propres mains […]
>
> Elle m'a menti. Elle n'était pas enceinte, une grossesse pour laquelle je lui aurais pourtant tout donné. Des comptes en banque, des dizaines de bijoux en or, des vêtements, sans compter la maison et la voiture offertes à ses parents. Tout, Dahou aura tout eu pour cette fausse grossesse. Elle m'a convaincu de vous envoyer à l'internat, je rampais et me mettais à genoux rien que pour lui faire plaisir.
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 95)

Ce passage met en scène différents acteurs : le père qui joue ici le rôle de locuteur et dont les marques linguistiques se manifestent dans son propre discours à travers le déictique « je » (L1) et ses variantes « mes » (L1) et « me » (L2), Dahou qui est désignée par le pronom personnel « la » (L1) (« je l'ai étranglée »), « lui » (L2) (« je lui aurais pourtant tout donné »), l'adjectif possessif « ses » (L4), les parents de Dahou dont la présence est signalée à travers le syntagme nominal « ses parents », et enfin les enfants dont le narrateur Éric, avec pour indice textuel, le déictique « vous » (L5).

Le discours du père, retranscrit par le narrateur, dans une énonciation polyphonique, souligne une inégalité, voire une injustice à l'égard de ses propres enfants. Ceux-ci sont, désormais, relégués au second plan, c'est-à-dire victimes de négligence. Cette réalité se traduit à travers la disposition des marques de la personne dans le texte. Le pronom personnel « vous » qui désigne les enfants apparaît à la suite des pronoms personnels « je » et « lui » qui renvoient respectivement au père et à son épouse Dahou. Cette impression d'oubli de la part du père a fortement contribué à fragiliser l'état d'esprit des enfants, après la disparition tragique de leur mère. Le personnage principal se sent donc seul et abandonné par la principale personne sur qui il fondait tout son espoir pour se relever du deuil.

Le meurtre de Dahou sera suivi par la condamnation du père. Celui-ci confiera la garde de ses enfants à son frère Kossan. En somme, la ville de Man peut se comprendre comme un lieu de supplices pour le narrateur. Cette ville lui arrache sa mère au cours d'un accident de la route et le prive, maintenant, de la présence de son père, comme le montre ce passage :

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

> Progressivement, la prison a disparu derrière nous. Nous avons laissé Nicole à l'internat avant d'emprunter la route de Danané. Notre famille était ainsi séparée, maman dans l'au-delà, papa en prison et nous en route pour le village.
> Emmanuel et Marie étaient assis à l'arrière du véhicule et moi à côté de l'oncle Kossan.
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 95)

Dans la ville de Danané où Eric et ses frères seront recueillis, l'oncle Kossan va se révéler comme un bourreau pour les enfants. Marie et Emmanuel y connaîtront une fin tragique après avoir fugué de la maison familiale. Dans les lignes qui suivent, le narrateur-personnage relate, avec amertume, les circonstances de la mort de ses frères :

> Je me mis à courir à toutes jambes en hurlant : ''Non !'' Mais il était trop tard, Emmanuel et Marie venaient d'être broyés par le tronc d'arbre. Leurs corps étaient aplatis contre la grosse pierre. Tous m'avaient regardé me précipiter vers la masse informe qui restait d'eux. En les atteignant, j'ai glissé dans leur sang et suis tombé sur eux. Alors j'ai éclaté en sanglots. Ma voix n'arrivait pas à sortir de ma gorge mais à mes gestes on sentait que j'interrogeais le bon Dieu sur ce mal que je lui avais fait et pour lequel il me punissait déjà ainsi […]
>
> On a mis ce qui restait de mes frères dans un pagne qu'on a placé dans un trou qui devait être leur tombe […]
>
> Les jours qui ont suivi, je suis resté inconsolable. Partout je revoyais Emmanuel et Marie. En rêve, en pensée.
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 121)

Le lexique de l'horreur est expressif dans cet extrait de discours romanesque : « broyés » (L2), « leurs corps étaient aplatis » (L2), « la masse informe qui restait d'eux » (L3), « leur sang » (L4), « ce qui restait de mes frères » (L7). L'usage du lexique de type affectif à valeur dépréciative rend compte de l'état d'âme d'un individu traumatisé, encore sous le choc de l'horreur auquel il vient d'assister. Cette douleur se veut d'autant plus grande parce que le sujet de la fragilité a l'impression de perdre une partie de lui, c'est-à-dire ses frères dont il sera, dorénavant, privé de la présence. Le sujet émotif se révèle alors à travers son discours comme un individu qui refuse de se rendre à l'évidence qu'il est désormais seul dans une ville et ses occupants qui lui sont hostiles.

Cette idée est mise en évidence à travers l'interjection « Non ! » (L1) sur laquelle repose l'émotivité qui irradie l'ensemble du texte. Les énoncés « Partout je revoyais Emmanuel et Marie. En rêve, en pensée » (L10) participent de cette stratégie d'écriture. Devant le poids de la souffrance, le jeune héros se questionne sur les raisons de cette

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

tragédie qu'il appréhende comme un châtiment divin : « j'interrogeais le bon Dieu sur ce mal que je lui avais fait et pour lequel il me punissait déjà ainsi » (L5-L6).

La ville de Danané se révèle, de ce fait, comme le lieu de la tragédie, tout comme la ville de Man, où le père du narrateur-personnage se donne la mort par pendaison :

> C'est le septième jour que l'oncle Kossan est revenu de Man. Il a garé la voiture auprès de moi et m'a conduit à la maison. De nombreuses personnes nous ont suivis comme le jour de notre arrivée au village avec Emmanuel et Marie. Seulement cette fois, il n'y avait pas de danse, pas de félicitations et les visages étaient plutôt tristes. L'oncle Kossan est descendu de la voiture les mains sur la tête. Il pleurait. J'ai d'abord pensé qu'il avait déjà la nostalgie de mes frères. Mais dans ses pleurs, c'est le nom de papa qui revenait. Une fois encore des hommes et des femmes se sont jetés par terre en pleurant. J'ai alors compris le drame : papa s'était donné la mort en prison quand l'oncle Kossan lui a annoncé le décès de mes frères. Mais je n'ai pas pleuré parce que je n'avais ni le courage ni la force […]
>
> Je me sentais seul dans ma souffrance. Maman, mes frères et maintenant papa. Ils étaient tous partis sans penser à moi, à ce que j'allais devenir. Qui s'occuperait de moi ? Avec qui m'entendrais-je désormais ? Autant de questions que je me suis posées sans jamais pouvoir y apporter de réponses appropriées. Alors j'ai perdu la tête, un peu comme si je devenais fou. Pendant des jours, j'ai couru et crié à travers le village appelant mes frères, mes parents et la mort. J'ai refusé tout contact humain.
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 121)

Le récit de la mort du père est un récit pathétique. Le personnage principal se révèle comme un individu fragilisé émotionnellement par la douleur. Une telle douleur est au-delà de ses forces. Celui-ci se définit comme un pauvre enfant à la recherche de protection et de chaleur ; la chaleur familiale d'antan. Les termes subjectifs à connotation hypocoristique « papa » (L6) et « maman » (L10) renforcent cette thèse. L'idée de fragilité se perçoit, également, dans les deux questions rhétoriques : « Qui s'occuperait de moi ? » (L11), « Avec qui m'entendrais-je désormais? (L11-12). Éric est seul au monde dans l'indifférence totale de la communauté. La cruauté de la vie a fait de lui un orphelin. Ce bouleversement provoqué par l'enchaînement rapide des évènements malheureux dans sa vie a affecté son moral. Cette idée est traduite par l'énoncé : « Je me sentais seul dans ma souffrance. Maman, mes frères et maintenant papa. Ils étaient tous partis sans penser à moi, à ce que j'allais devenir » (L10-L11). Éric, le héros, à travers son discours, donne à voir l'image d'un individu fragile qui s'interroge dorénavant sur son avenir.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

Le narrateur-personnage, à savoir le destinateur de la correspondance, présente les villes de son enfance comme des lieux dysphoriques. Ce sentiment se justifie par l'expérience personnelle du sujet ainsi que par l'environnement social hostile. Dès lors, les villes de Man et de Danané évoquent des représentations mentales, en rapport avec la souffrance et le drame. La ville, dans l'imaginaire du sujet de la fragilité, est un lieu hostile qui inspire le dégoût. La ville évoque l'urbanisation et ses nombreux véhicules qui ont provoqué la mort de la mère. La ville se reconnaît, aussi, par ses nombreuses prisons, lieux de détention du père avant sa mort. Enfin, la ville se définit par son individualisme qui est un phénomène qui prend le contre-pied des valeurs de solidarité transmises, de générations en générations, dans les villages africains. La ville de l'enfance est *in fine* un lieu de supplices et de mort.

Dans sa quête d'un rééquilibre, le héros décide de prendre désormais son destin en mains. Cette situation le pousse à quitter la ville de Danané, lieu de son dernier séjour, et à chercher à explorer d'autres lieux. Cette aventure le conduira vers la capitale économique Abidjan.

4. La capitale de la tentation, les faits énonciativo-discursifs et l'ethos de résilience

Selon Michèle Manciaux (2001, p.322), la résilience « est la capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir, en présence d'évènements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères ». En d'autres mots, la résilience se comprend comme la capacité d'un individu à surmonter les situations malheureuses ou traumatisantes en retrouvant son équilibre.

Le personnage principal, Wokanto Éric, donne à voir à travers sa lettre l'image d'un sujet résilient. Ce trait de caractère se révèle à partir d'une expérience personnelle et s'explique par l'environnement social hostile de la capitale économique de la Côte d'Ivoire : Abidjan. C'est ainsi qu'en voulant échapper à l'enfer de la ville de Danané, le narrateur-personnage se retrouve accidentellement à Abidjan, la grande métropole. Dans le passage qui suit, celui-ci exprime son inquiétude, provoquée par un sentiment de dépaysement :

> Je sommeillais encore mais lorsque j'ai entendu le mot Abidjan, mon taux d'adrénaline a subitement augmenté. Ce qui a eu aussitôt pour effet de me faire ouvrir les yeux tout grand. Tout le monde dormait dans le car et le jour se levait […]
> - Nous arrivons bientôt à Abidjan, les passagers descendant à Yopougon[3] sont priés de s'apprêter. Merci »

[3] Yopougon est le nom de l'une des dix communes que compte Abidjan, la capitale économique de la Côte d'Ivoire.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

> J'étais à six cents kilomètres de Man et ne connaissais personne dans le car. Où allais-je partir une fois descendu ? Comment ferai-je pour retourner à Man ? Autant de questions qui m'empêchèrent de sentir le car rentrer dans la ville d'Abidjan. Ma voisine est descendue à Yopougon. Je l'ai suivie et me suis accroché à ses bras en lui expliquant mon problème et mon désir de retourner à Man. Je voulais qu'elle me donne de l'argent afin que j'emprunte le car du retour. Mais ceux qui rendent ce genre de service sont rares surtout quand il s'agit d'argent.
> Elle ne m'a donné que cinq cents francs et m'a indiqué un comptoir où l'on pouvait m'aider.
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 121)

Le narrateur se décrit comme un individu anxieux qui atterrit dans une ville dont il méconnaît l'environnement. L'idée de solitude se justifie dans le texte à travers la récursivité des indices de la première personne du singulier, mis pour le narrateur-personnage, notamment « je » et ses nombreuses variantes « mon », « me » et « ma ». En ce sens, le texte romanesque se comprend ici comme une forme de modélisation de la « ville d'Abidjan » (L9). Le sujet prend douloureusement conscience de sa solitude, comme en témoignent les questions rhétoriques qui traduisent la forte émotivité: « Où allais-je partir une fois descendu ? » (L8) et « Comment ferai-je pour retourner à Man ?» (L8-L9). Désormais seul, le sujet résilient ne s'apitoie pas sur son sort, mais décide de poursuivre sa marche, en espérant se reconstruire du traumatisme subi. Celui-ci raconte sa mésaventure :

> Je pensais qu'ils voulaient m'aider, mais dès que je leur ai remis mon sac, ils ont pris le large et disparu dans le vent. J'ai tenté de les rattraper, seulement ils maîtrisaient les lieux plus que moi et sont partis avec mon sac et mes vêtements. Je paniquai à nouveau. D'abord on me vole mes cinq cents francs, en plus une femme me bat pour un repas non payé et comme le malheur ne devait s'abattre que sur moi seul ce jour-là, des voyous me piquent maintenant mes affaires. J'aurais pu essayer de les retrouver mais il faisait déjà nuit et j'étais très fatigué. Alors je me suis assis près du bâtiment devant lequel on venait de me voler.
> - Je passerai la nuit ici, décidai-je…
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 129)

Le narrateur-personnage témoigne au grand jour de certaines réalités de la ville. Il s'agit notamment de l'insécurité, du banditisme, de la cupidité et de l'indifférence. Dans cet univers hostile, celui-ci se présente comme l'une des victimes de ce « système » corrompu. Les énoncés évaluatifs l'attestent : « Je pensais qu'ils voulaient m'aider, mais dès que je leur ai remis mon sac, ils ont pris le large et disparu dans le vent » (L1-L2), « D'abord on me vole mes cinq cents francs, en plus une femme me bat pour un repas non

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

payé et comme le malheur ne devait s'abattre que sur moi seul ce jour-là, des voyous me piquent maintenant mes affaires » (L3-L5). La ville est ainsi décrite comme une jungle où les plus faibles sont à la merci des plus forts. Néanmoins, le sujet résilient a pris la résolution de rester honnête, malgré les difficultés. Une manière pour lui de faire comprendre que la pauvreté ne doit pas être un prétexte pour s'adonner à l'immoralité. Il affirme en ces termes :

> Voler, agresser ne m'intéressait pas. J'étais gamin et avais mon avenir devant moi. C'est ce que j'ai expliqué aux gens tout ce temps. Mais ils ne m'ont pas cru, ils n'ont pas voulu me comprendre. C'est ainsi qu'une nuit alors que je réfléchissais à une stratégie pouvant me sortir d'affaire, mes trois voleurs ont fait irruption autour de moi. (*La voie de ma rue*,, 2002, p. 130)

L'énoncé négatif « voler, agresser ne m'intéressait pas » (L1), en début d'énonciation, traduit un refus, et permet au lecteur de comprendre l'état d'esprit du locuteur qui refuse de s'adonner aux mauvaises pratiques, exprimées ici par les termes dépréciatifs comme « vol » et « agression ». L'espoir en des lendemains meilleurs qui l'habite est exprimé par le syntagme nominal « mon avenir devant moi », notamment à travers l'emploi de la lexie méliorative « avenir ». Le locuteur a reçu la visite de « trois voleurs ». Ceux-ci étaient porteurs d'une lettre qui se trouvait dans les affaires qu'ils lui avaient dérobées, la veille. Cette lettre, adressée à Eric, a été écrite par son père dans sa cellule, quelques instants avant de se suicider. Le passage suivant justifie de cette idée :

> Cher fils,
> Mon souhait le plus ardent est que tu reçoives cette lettre et que tu en saisisses le contenu. Car après ces quelques lignes, nous ne nous reverrons plus jamais. Pourtant ma dernière raison d'être, c'est toi. Mais comme le disait maman, nous n'aurons jamais le temps de faire tout ce que nous espérons…
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 132)

La présence de la lettre du « père » et les dialogues insérés dans la narration confèrent au discours romanesque épistolaire le caractère d'un roman polyphonique où se mêlent plusieurs voix. Le narrateur principal aménage des espaces énonciatifs pour un second énonciateur, c'est-à-dire son père, dont il rapporte les propos. Sur cette base, la voix du père, justifiée par une énonciation à la première personne à travers les déictiques « mon », « ma », se comprend comme la voix de la conscience adressée au fils dans l'environnement cruel de la ville. À la lecture de la lettre, le sujet résilient se dit rassuré par la ''présence'' de son père à ses côtés[4] :

[4] Birago Diop affirme qu'en Afrique noire, les morts ne sont jamais partis (« Souffles », *Leurres et lueurs*, 1960).

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

> Cette nuit-là, comme le jour de mon arrivée à Abidjan, je n'ai pas vite dormi. J'ai réfléchi à ce que j'allais devenir et me suis demandé si ce n'était pas l'esprit de papa qui, alors que je ne m'y attendais pas, m'avait conduit à Abidjan. De plus, pourquoi était-ce au moment où je tenais à tout prix à regagner Man que j'avais reçu la lettre ?
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 136)

La question oratoire empreinte d'émotivité « pourquoi était-ce au moment où je tenais à tout prix à regagner Man que j'avais reçu la lettre ? » (L4-5) traduit, dans un tel contexte d'énonciation, l'idée d'assurance qui habite désormais le locuteur. Même étant seul, il peut compter sur la protection de son père qui, en réalité, n'est jamais ‘‘parti’’. Le récit connaît un dénouement heureux qui consacre la reconstruction du sujet résilient. Celui-ci a réussi à surmonter les situations malheureuses et traumatisantes et la tentation de la capitale, en retrouvant son équilibre. Le narrateur-personnage, une fois adulte, va fonder une famille et s'engager à défendre la cause des enfants de la rue, les marginaux de nos villes :

> Récemment, alors que je sortais du supermarché de mon quartier avec ma femme Mélanie et nos enfants Edouard et Delphine, des enfants mal en point nous ont abordés en nous demandant de l'argent. Ils disaient n'avoir rien mangé depuis des jours. De plus, un des leurs, couché sur un banc non loin de là, souffrait de paludisme et il lui fallait des médicaments. Mélanie et les enfants pensaient que ces mendiants se jouaient de nous pour nous soutirer de l'argent. Mais tous ceux qui ont connu la rue reconnaissent la vérité et le mensonge tout comme ils pressentent le danger. Je savais donc que ces enfants disaient la vérité. »
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 148)

L'expérience de la rue et la cruauté de la ville ont considérablement modifié le regard que le narrateur-personnage porte sur la condition des enfants de la rue. Ces êtres sont fragiles, comme en témoigne le lexique de la misère : « enfants mal en point » (L2), « demandant de l'argent » (L3), « Ils disaient n'avoir rien mangé depuis des jours » (L3-4), « couché sur un banc » (L4), « souffrait de paludisme » (L5), lequel lexique imprime une tonalité pathétique au discours émis. Le lecteur se sent ici interpellé par ce message qui se veut émouvant. En effet, le locuteur, à travers cette stratégie discursive, essaie de faire passer un message important: « les enfants mal en point » méritent plus d'attentions dans la mesure où ils sont les malheureuses victimes des systèmes politiques décadents, dans l'indifférence totale de la société, comme le traduit ce passage:

> Être obligé de vivre dans la rue dans une ville comme Abidjan ! C'est injuste et révoltant. Dire qu'il y a, dans cette ville, des gens qui habitent à deux ou à trois dans des résidences de plus de dix pièces. Elles nous voient

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

> mendier, mourir de faim et de manque de soins sans que cela leur fasse quelque chose.
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 145)

La correspondance d'Éric à son ami d'enfance, Touo, se comprend alors comme le récit d'un témoignage, le témoignage d'une enfance difficile, jalonnée d'épreuves et de difficultés. A travers cette correspondance intimiste, le romancier invite ses lecteurs à se débarrasser des clichés avilissants qui ont longtemps pesé sur les enfants de la rue :

> Tu sais à, présent, Touo, ce que ton capitaine a vécu après ton départ de Man. Je t'ai aussi relaté les raisons à même de contraindre un enfant à la vie de la rue. Il te faut maintenant publier car le voyageur, le commerçant, l'homme d'affaires, le gouvernement et tous les autres que tu veux inciter à aider les enfants de la rue le feront à coup sûr, s'ils connaissent clairement l'histoire qui a conduit ces enfants de tous mais de personne hors du cocon familial.
>
> Wokanto Éric
>
> Un ami qui ne t'oubliera jamais.
>
> (*La voie de ma rue*, 2002, p. 150-151)

La signature du destinateur « Wokanto Éric. Un ami qui ne t'oubliera jamais », montre qu'il s'agit bien d'une correspondance. Cette correspondance se veut, cependant, singulière à travers son ton intimiste, ses procédés d'écriture et les principales raisons qui ont présidé à sa naissance, à savoir sensibiliser le lectorat éclaté composé de « voyageur[s]», de « commerçant[s] », d'« homme[s] d'affaires », du « gouvernement » et « tous les autres », sur les conditions de vie misérables des enfants de la rue, des êtres en proie aux multiples dangers et vices dans nos villes. *In fine*, le sujet résilient, autrefois marginal et esseulé, réussit à construire en toile de fond de sa correspondance l'image d'un homme reconstruit et animé d'abnégation.

5. Conclusion

En définitive, il convient de retenir que l'analyse stylistique de l'ethos discursif dans *La voie de ma rue* de l'écrivain ivoirien Sylvain Kean Zoh a permis de comprendre comment le sujet errant construit en arrière-plan de son discours les éthè de fragilité et de résilience. Le locuteur recourt à divers procédés linguistiques et énonciativo-discursifs qui fonctionnent dans le discours comme des dominantes textuelles et qui donnent prise à l'analyse stylistique, en l'occurrence les déictiques personnels, les questions oratoires, les énoncés négatifs, les termes et expressions axiologiques évaluatifs, pour ne citer que ceux-là.

L'une des particularités de ce discours tient au fait que la construction de l'ethos est influencée par le cadre spatio-temporel dans lequel évolue le sujet. C'est ainsi que dans les lieux de l'enfance, le locuteur produit un discours avec en toile de fond un ethos de

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

fragilité. Lorsque celui-ci se retrouve dans la capitale, il construit, cette fois-ci, en arrière-plan de son discours un ethos de résilience.

Le narrateur-personnage, devenu très tôt orphelin du fait des circonstances de la vie, a été confronté à des épreuves qui ont affiné, à chaque fois, son caractère. Celui-ci est passé de sa condition d'être fragile à celle de sujet résilient. Dans ce contexte, la ville est un élément important qui influence la construction de la personnalité. Dans *La voie de ma rue*, la ville qui était autrefois un lieu de souffrances et d'injustices est devenu un lieu de revendication d'une personnalité à la fois intègre et bienveillante, au service des faibles, c'est-à-dire les enfants de la rue. Cette étude a démontré ainsi comment le roman épistolaire peut se prêter à une analyse stylistique efficiente, à partir du poste de l'ethos discursif.

Réferences

[1] Amossy, R. (2022). La notion d'ethos : faire dialoguer l'analyse du discours selon D. Maingueneau et la théorie de l'argumentation dans le discours. *Argumentation et Analyse du discours*, 29, 1-17.
[2] Amossy, R. (2000). *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction*. Paris: NATHAN/HER.
[3] Benveniste, É. (1970). L'appareil formel de l'énonciation. *Langages*, 17, 12-18.
[4] Birago, D. (1960). *Leurres et lueurs*. Présence Africaine.
[5] Calas, F. (2023). Du genre au texte : étude de la représentation du discours autre dans quelques fictions épistolaires des Lumières. *Etudes de lettres*, 321, 1-23.
[6] Calas, F. (2007). *Le roman épistolaire*. Armand Colin.
[7] Charaudeau, P., & Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Seuil.
[8] Fromilhague, C., & Sancier-Chateau, A. (2005). *Analyses stylistiques. Formes et genres*. Armand Colin.
[9] Joubert, A. (2006). De l'écriture de soi à la littérarisation, l'enjeu du style. In *L'Épistolaire au féminin : Correspondances de femmes (XVIIIe-XXe siècle)* [online]. Caen: Presses Universitaires de Caen. Retrieved February 17, 2024, from http://books.openedition.org/puc/10237. https://doi.org/10.4000/books.puc.10237
[10] Kean Zoh, S. (2002). *La voie de ma rue*. NEI.
[11] Kerbrat-Orecchioni, C. (1980). *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Armand Colin.
[12] Manciaux, M. (2001). La résilience. Un regard qui fait vivre. *Études*, 395(10), 321-330.
[13] Molinié, G. (1986). *Éléments de stylistique française*. Puf.
[14] Plantin, C. (2021). Ethos, catégorie stylistique. In *Dictionnaire de l'argumentation* [online]. Retrieved February 18, 2024, from http://icar.cnrs.fr/dicoplantin/ethos-style/
[15] Robrieux, J-J. (2000). *Rhétorique et argumentation*. NATHAN/HER.
[16] Stébé, J-M. (2022). Des définitions de la ville. *Constructif*, 63(3), 13-14.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.

Remerciements
Nous tenons à exprimer nos sincères remerciements aux directeurs du Centre de Recherche et d'Études en Littérature et Sciences du Langage (CRELIS) ainsi qu'au Laboratoire des Sciences du Langage Appliquées aux Discours d'Invention (SLADI) pour leur précieuse documentation qui a enrichi la rédaction de cet article.

Notices bio-bibliographiques
Ettien Kangah Emmanuel est Maître-Assistant spécialisé en Stylistique et Poétique à l'Université Peleforo Gon Coulibaly de Korhogo (Côte d'Ivoire). Il est également membre du Centre de Recherche et d'Études en Littérature et Sciences du Langage (CRELIS) et chercheur affilié au Laboratoire des Sciences du Langage Appliquées aux Discours d'Invention (SLADI). Ses principaux domaines de recherche incluent la stylistique structurale, la poétique et la rhétorique. Ses travaux portent sur les manifestations de la crise dans la littérature africaine d'expression française. Il est l'auteur d'une thèse remarquée intitulée *L'Expression de la crise dans l'œuvre poétique de Sony Labou Tansi*, soutenue publiquement en 2017 devant un jury présidé par Jean Derive, Professeur émérite de l'Université de Savoie. Ses nombreux articles ont été publiés en Côte d'Ivoire ainsi qu'à l'étranger, notamment au Mali, au Bénin, en Algérie, en France, en Roumanie et aux Iles Maurice.

Déclaration de conflits d'intérêt
L'auteur n'a déclaré aucun conflit d'intérêt en ce qui concerne la recherche, la paternité et/ou la publication de l'article.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International.